

# ★ Flash ★

*au service du monde scolaire*

REDACTION, ADMINISTRATION : 4, Place Lemoine — CONSTANTINE

## LE SACRE DU PRINTEMPS

*ou les jeunes n'ont pas la cote*

**O**n n'a jamais tant parlé des jeunes qu'aujourd'hui. On n'a probablement jamais tant fait pour eux, depuis les pistes cendrées des stades, jusqu'à la scolarisation obligatoire jusqu'à 17 ans, en passant par les bourses Zellidja, et autres distributions de lait dans les écoles.

Cependant, rarement les jeunes ont été l'objet d'un jugement plus sommaire que celui qu'on entend aujourd'hui.

Non pas que ce jugement soit unique : il est double, il est même contradictoire.

— ou bien nous sommes les bénéficiaires des avantages de la société, n'ayant qu'une obligation, celle d'en profiter. Age sans histoire, où le bonheur de vivre dispense de se poser des problèmes, et libère un enthousiasme communicatif.

— ou bien nous révoltons la conscience des honnêtes gens par un cynisme déconcertant, et notre air blasé laisse mal augurer du monde de demain.

Deux opinions aux antipodes l'une de l'autre, comme on le voit. Elles ont cependant ceci de commun qu'elles nous jugent sur des apparences, sans prendre la précaution préalable de nous entendre.

Mais les raisons profondes de tel ou tel comportement ? Il est entendu que, pour les jeunes il n'y a pas de raisons profondes !

Les jeunes n'ont rien à dire qui puisse intéresser les aînés. De leur part, on ne peut attendre que des platitudes ou des inconséquences ? Ils sont incapables de faire quoi que ce soit sans l'assistance d'adultes. Livrés à leurs seuls moyens, ils ne font pas « sérieux ».

En voulez-vous une preuve ? « Flash » est un journal de jeunes, rédigé uniquement par des jeunes. A part les parents des scolaires et quelques personnes ayant des raisons spéciales de s'intéresser aux jeunes, combien d'adultes le lisent régulièrement ? Moins d'une cinquantaine !

En voulez-vous une autre preuve ? Des jeunes, rien que des jeunes ont monté récemment un spectacle remarquable ! Pourquoi le théâtre ne fut-il qu'à moitié rempli ? Parce qu'on estimait que des jeunes n'étaient pas capables de faire quelque chose de bien ?

VOIR SUITE PAGE 10



### Sommaire

ON A VOLE LE PONT SUSPENDU ..... page 5

Robert MALLET ..... page 8 et 9

Réalités sociales ..... page 2

... et nos rubriques habituelles

# RÉALITÉS

# SOCIALES

**D**ANS un monde, quel qu'il soit, antique ou moderne, bien ou mal organisé, personne ne peut se vanter de se passer des autres. Sans vouloir plagier Sully Prud'homme, disons que le travail de chacun, si obscur soit-il, est utile et nécessaire à la vie de tous, à la vie du pays.

Il n'existe point de métiers inférieurs ou dégradants. Un homme qui fait son travail consciencieusement, qu'il soit ingénieur ou ouvrier, mérite considération. C'est pourquoi la misère qui ravage certains milieux est une injustice sociale, un crime. L'immense prolétariat des pays d'Europe est constitué par des employés d'entreprises qui exercent une véritable dictature économique et morale. Entreprises toutes puissantes et contre lesquelles l'ouvrier ne peut rien. Il ne peut que choisir la faim chronique ou la mort immédiate. « Si vous n'êtes pas contents, allez ailleurs ! ». C'est ainsi que sont accueillies toutes les revendications des salariés. Ceux-ci connaissent l'exploitation la plus honteuse, celle du travail humain, celle de l'homme par l'homme. L'injustice sociale, c'est la spéculation sur la misère.

Car il y a une injustice sociale. Certains veulent justifier une telle situation par la nécessité d'une hiérarchie. Nous sommes entièrement d'accord avec eux pour conserver une hiérarchie. Il n'est nullement question d'unifier tous les salaires, mais seulement d'assurer à tout individu une vie honorable à l'abri du besoin. Il n'est nullement dans notre intention d'affirmer qu'ingénieur et ouvrier doivent avoir même salaire. Il s'agit simplement de réduire le fossé qui les sépare : tous ne peuvent pas toucher 150.000 francs par mois, mais personne ne devrait se voir obligé de se contenter de 15 à 16.000 francs.

Que pensez-vous que l'on puisse faire avec un tel traitement ? L'homme devra se contenter d'un logement insalubre réduit à une seule pièce. C'est là le lot de tous les miséreux. Qu'a-t-il devant lui ? De la viande une fois par mois, une sous-alimentation chronique, une mauvaise santé perpétuelle. L'hiver, le froid, la maladie et la souffrance : c'est bien là le seul patrimoine qu'il puisse léguer à ses enfants.

Peut-être penserez-vous, en lisant ces lignes : « mais cela n'existe pas, ce n'est qu'un essai d'apitoyer les gens pour venir en aide aux paresseux ». Et pourtant, la misère existe. Et si elle révolte, c'est qu'elle devrait ne plus être. Comment peut-on arriver à ce paradoxe : dans une société dont tous les membres sont solidaires, chacun ne pense qu'à soi et vit replié sur lui-même ? C'est là le drame de notre époque. Plus personne ne veut regarder autour de soi, s'apercevoir que d'autres hommes existent. On n'est vraiment que dans la mesure où le but de notre vie est autrui. Dans toute société, nul ne peut se permettre d'agir en ne considérant que son intérêt.

Evidemment, il n'est pas agréable de se rendre compte que des hommes, bleuis par le froid et croulant de vermine, meurent sur des paillasses éventrées. Il n'est pas agréable non plus de voir des enfants en haillons chercher leur nourriture dans les poubelles. C'est laid ! Et puis ça sent mauvais ! On n'aime mieux se boucher les yeux, les oreilles et le nez. On n'aime mieux se « couper » de ce genre de monde, refuser de voir ce qui n'est pas en notre faveur, plutôt que d'essayer

d'y porter remède. Solution de facilité mais non solution du problème. Nous aurons beau éviter toutes les occasions de voir la misère, elle existera quand même. Politique de l'autruche qui ne contente que l'égoïsme. Il est plus agréable de se confiner dans ses petites habitudes, dans sa tranquillité, dans sa moisissure morale. Et puis aussi, s'intéresser à ces problèmes, parler de l'amélioration de la condition de l'homme... on risque de passer pour un progressiste, un de ces hommes de gauche ennemis de la France. Le règlement bourgeois s'y oppose. Dix générations de rigorisme bourgeois trahies en une minute ! Non ! Jamais !

Et il ne faut pas trop accorder à ces gens-là. Ils en veulent toujours plus. Ils enverront leurs enfants au lycée. Ils NOUS prendront NOS places. Certains voient un danger dans l'amélioration des conditions de vie de ces masses : ils ne se rendent pas compte qu'ils courent un plus grand en voulant maintenir le statu quo. Toutes ces hordes de crève-la-faim constituent une force redoutable. Elles sont prêtes à acclamer le premier venu qui leur procurera à manger. Quant à certains partis politiques, que la bourgeoisie craint plus que le déluge, l'incendie et l'enfer réunis, elles ne tirent leur force que de l'existence d'un immense prolétariat qui cherche un moyen de rompre avec l'injustice sociale. Injustice sociale qui les condamne à l'alcoolisme, à la tuberculose, à la misère. Injustice sociale responsable de la recrudescence de la criminalité en France.

Le problème est posé depuis longtemps. Sa solution se fait plus urgente chaque jour. Elle ne pourra être trouvée que lorsque ceux qui tiennent entre leurs mains toute la richesse française voudront bien écouter une voix qui, pour une fois, ne sera pas celle de leur intérêt.

Pierre FEBVRE

32, Rue Rohault de Fleury, 32  
CONSTANTINE

*Vendôme*  
**M. POUSSON**  
**chausseau**

Tél. : 47-18

# DE QUOI LEMAIN SERA-T-IL FAIT ?

## Le P. C. B.

**L**ES examens de Juin approchent et comme chaque année vont créer des bacheliers tout neufs. Pour les indécis et combien ils sont nombreux ! l'inévitable question : « et maintenant ? » se pose. Certains vont choisir le droit d'autres l'enseignement, d'autres enfin se destinant à la médecine ou à la dentisterie font leur P.C.B. Le plus souvent, ils ne savent guère ce que c'est : cet article se propose justement de leur donner d'utiles renseignements.

Le P.C.B. comme son nom l'indique est un certificat de Physique, Chimie, Biologie ; il est en quelque sorte un examen de licence de Sciences. Le programme de Physique rappelle celui de Sciences Expérimentales : mécanique, optique, électricité, électromagnétique. La Chimie comporte un cours de chimie générale, un de chimie minérale, un de chimie organique ; viennent ensuite la biologie animale et la biologie végétale, qui sont appelées au Lycée Sciences Nats ; elles rappellent et étendent des notions déjà vues, puis abordent des sujets qui ne manquent pas d'intérêt par exemple en biologie animale l'embryologie l'organo-génèse, en biologie végétale l'étude des champignons ou des bactéries. Puis, de moindre importance, vient la zoologie : anatomie, genre de vie, reproduction d'animaux terrestres ou marins dont on s'est soucié jusqu'alors ; elle essaie de montrer la progression dans le passage du groupe des invertébrés à celui des vertébrés.

Mais ce n'est pas tout ; il existe en effet des séances de travaux pratiques, de trois heures chacune (! !) en Physique, en Chimie, sur des questions ayant directement trait aux cours ; en Biologie animale dissection et reconnaissance des organes de bestioles telles que l'escargot, la grive, le rat ou la sardine. En Biologie végétale, il s'agit de pratiquer des coupes de tiges, de racines, de feuilles : on se sert beaucoup du microscope et les dessins sont nombreux. Voilà en somme, rapidement parcouru l'ensemble du travail d'un étudiant en P.C.B.

L'examen lui-même ne comporte pas d'épreuves écrites. Il est constitué d'interrogations orales et de Travaux Pratiques, les différentes matières étant affectées de divers coefficients (depuis 1,5 à 5) et a lieu généralement vers la fin Mai.

Que l'on ne se fasse pas d'illusions, les programmes sont vastes (bien plus qu'au Lycée) et demandent bien sûr un travail sérieux et continu, et cela dans une ville où les plaisirs et les distractions ne manquent pas.

Pour réussir, il faut beaucoup de courage et de ténacité.

André BOURGEOIS (P.C.B.)

« Flash » est publié sous la seule responsabilité de son comité de Rédaction. Celui-ci est donc juge de la valeur et de l'opportunité des articles qu'il reçoit. Et, s'engageant pour ses correspondants, il ne peut accepter que les articles signés, même si leur auteur ne désire pas voir son nom dans nos colonnes.

## Jeunes filles après le bac

**D**E nos jours, la femme veut exercer une profession contribuer au budget familial. Elle se trouve partagée entre ses obligations maternelles et familiales et son travail extérieur. Quelles sont alors les carrières que peut exercer une femme ?

Leurs bachots passés, celles qui en ont les possibilités financières partent en « fac. » Le professorat, en particulier celui de Lettres, semble les attirer (41.576 femmes dans l'enseignement supérieur). D'autres pourront se tourner vers les carrières libérales (18 à 19 % de femmes).

Mais les facs sont-elles les seules débouchés pour la femme ? En général, si vous demandez à une jeune fille ce qu'elle a l'intention de faire après avoir quitté le lycée, elle vous répond invariablement : « Institutrice ! » On enfourche le dada, et en avant vers la bonne planque, les trois mois de vacances, les quelques petits congés parsemés pour acclamer une personnalité en visite ! « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes », comme dirait ce brave Candide. D'abord, n'importe qui ne peut faire un bonne institutrice. Ensuite la surabondance d'enseignants obligera un jour le ministre à freiner les vocations...

Aussi, pourquoi ne vous tourneriez-vous pas plutôt vers les carrières d'infirmières ou d'assistantes sociales, carrières qui répondent le mieux au caractère féminin (dévouement, patience, douceur). La seule première partie du baccalauréat permet d'entrer sans concours dans les écoles compétentes. Elles ont la possibilité de se spécialiser dans la branche de leur choix : puériculture, aide-radiologiste, infirmières militaires ou coloniales, etc.. (on compte en ce moment 80.000 infirmières dans la Métropole).

Pour les sportives, il y a le professorat d'Education Physique, à condition d'entrer dans un C.R.E.P.S.

Si certaines sont tentées par l'Administration des P.T.T., elles peuvent devenir Contrôleur avec le premier Bac, qui permet aussi de devenir Professeur d'Enseignement ménager.

Vous pouvez également, bien sûr, tout comme vos compères bacheliers, entrer à l'Ecole Polytechnique, et devenir ingénieur (ou ingénieuse... !)

A moins que la carrière d'officier féminine ne vous tente...

Il y a bien sûr d'autres carrières, dont nous ne pouvons parler ici, faute de place...

Il y a aussi la solution plus que classique : attendre le prince charmant, milliardaire, automobile, château etc...

Christiane CLEMENT

# NOTRE VIE TELLE QU'ELLE EST...

## Une heureuse initiative

**O**N a soutenu qu'il y avait un déséquilibre entre le progrès moral et le progrès scientifique. On a même dénoncé une faillite de la moralité. A Constantine, la création d'un organisme nouveau l'U.J.C.A.S. semble nous amener à reviser cette idée, un peu trop hâtivement admise.

Sous l'initiative d'un jeune et dynamique Constantinois, M. Vandeveldé, a pris corps dans notre cité une association s'intitulant : « Union de la Jeunesse Constantinoise pour l'Action Sociale ».

Sans avoir la prétention d'exposer en détail le programme de cette union, donnons-en un rapide aperçu, en reproduisant l'article 3 du titre I de ses statuts.

Le but de l'association est d'amener les jeunes à travailler en commun dans le domaine social.

— par la contribution à la lutte contre l'analphabétisme ;

— par la constitution du centre d'aide sanitaire en liaison avec les pouvoirs publics dans ce domaine ;

— par l'ouverture de bureaux de secrétariat social, afin de porter assistance à la population dans ses démarches administratives ;

— par l'organisation de toutes les activités répondant au but de l'association ;

— enfin par la réalisation d'activités culturelles artistiques et sportives susceptibles de développer, entre tous les membres de l'association, l'amitié, et d'amener la compréhension mutuelle.

Programme riche, on le voit, mais, par là même, combien laborieux !

Prenant conscience de la noblesse de cette tâche, ont adhéré : Scouts Musulmans algériens, Scouts de France, Eclaireurs de France, Boy-Scouts Musulmans algériens, Eclaireurs Israélites de France, Eclaireurs unionistes, Jeunesse Etudiante Chrétienne (masculine et féminine), Association de la Jeunesse Etudiante Musulmane de Constantine, Jeunesse Ouvrière Chrétienne (masculine et féminine).

Adhèrent également, à titre individuel, de nombreuses personnes, sans distinction d'âge, de sexe, de profession ou de conviction.

La seule condition requise étant le bon vouloir, c'est un élan spontané qui pousse chacun de nous vers son prochain, élan, il faut le dire, qui semblait s'étioler dans le fracas de la vie moderne.

Faisant foi à l'inépuisable énergie des Jeunes, gaçons que l'U.J.C.A.S. fera longue et bonne route. Nous le lui souhaitons.

Roland GUEDJ

## Ne faites pas fi de la méditation

**C**E siècle court trop vite. Les gens n'ont qu'une idée : battre des records. Le petit fonctionnaire lui-même chronomètre le temps qu'il met de chez lui au bureau, et veut sans cesse l'améliorer.

Rencontrent-ils, ces gens, un homme qui ne fait rien, qui est assis quelque part, les yeux dans le vague, ne s'intéressant à rien ? Ils le plaindront alors ; ils plaindront cette apparence d'ennui, ces yeux posés nulle part.

Ce sont eux qui sont à plaindre, ces insensés qui s'essouffleront vite. Car cet homme, ce faux oisif se recueille, médite. Sa pensée n'est plus emprisonnée, elle va où elle veut ; ce ne sont plus les petites matières de la vie qui l'arrêtent ; les portes lui sont ouvertes, elle grandit, plane au-dessus de tout et peut concevoir tous les problèmes qui lui paraissent d'habitude accablants. Le concret disparaît, l'abstrait le remplace, un abstrait qui ressemble beaucoup à un idéal inconcevable quand on court.

Il serait si simple pour ces gens qui galopent, pour ces fous qui vont la tête en avant, aveugles, ou les jambes au cou, de méditer un peu, oh très peu !, cinq minutes après déjeuner, ou dans le tramway, ou même en se dirigeant vers leurs occupations.

Qu'ils se défassent de toute réflexion trop terre à terre ou égoïste, qu'ils s'élèvent de temps en temps à ce niveau ; ils ralentiront malgré eux. Il y aura moins de crises cardiaques, moins d'accidents et d'incidents.

Qu'ils se consacrent à la vitesse, le siècle le veut, mais qu'ils laissent un petit moment à la méditation. Ils s'engageront un peu dans le sentier que fréquente le sage.

Guy SULTAN

Pour vos achats

**RADIO ou DISQUES**

Adressez-vous à :

**G. BOUCHET** ★

Diplômé de l'Ecole Centrale de T.S.F. de Paris  
17, Rue R. de Fleury — CONSTANTINE

Distributeur officiel

★ **PHILIPS** ★

— ★ — — ★ —

*Tous les Disques Microsillon*

Le plus grand choix de

**Musique classique**

— Téléphone : 42-15 —

# ON A VOLÉ LE PONT SUSPENDU

## 3<sup>ème</sup> tableau : IRRUPTION des LOGARITHMES

EN ces temps troublés, Constantine, ou plus exactement son Lycée de garçons, servait de cadre à ce qui a toujours constitué le plus bel ornement de l'enseignement du second degré : une collection d'originaux, dont la vérité nous oblige à préciser qu'ils ne se recrutaient pas tous parmi les élèves... Original entre les originaux, Félicien Droblocour, était une curiosité de la nature : physiquement il pouvait se définir : « tête de classe sur un long cou », tout en lui était anguleux et démesuré et lorsqu'on le voyait de face il fallait faire un effort pour s'apercevoir qu'il n'était pas de profil. Il n'y avait guère qu'un seul point sur lequel il n'était pas original : il était chroniquement « fauché »... c'est même cette particularité, pour autant qu'il s'agisse d'une particularité, qui lui valut d'entrer dans l'histoire, d'un mouvement uniformément accéléré et selon une trajectoire qui restera pour la postérité une source inépuisable d'étonnement admiratif.

La prime promise à qui ferait avancer l'enquête eut pour effet premier de provoquer chez Félicien une suite de mouvements qui l'amènèrent à s'enfermer dans sa chambre. Il pouvait sans crainte se dispenser de faire une apparition au lycée ou sa présence provoquait toujours plus de commentaires que son absence ! Enfermé dans sa chambre, Félicien Droblocour fit une chose inouïe, quelque chose de si inattendu que le canari qui était dans sa cage près de la fenêtre et qu'une longue détention avait rendu cardiaque, faillit mourir de saisissement : Félicien ouvrit son livre de physique. Puis, des heures durant il consulta les coupures de journaux qui avaient trait à l'affaire du pont suspendu. Sa température interne avait bien monté de plusieurs degrés, lorsqu'il arriva à la conclusion que le dénominateur commun à toutes les étrangetés dont la ville avait été le théâtre était le fait que les perturbations n'avaient intéressé que des objets dont la nature métallique ne pouvait être mise en doute. A partir de cette intéressante constatation ce ne fut plus qu'une affaire de pure routine pour le physicien de génie qui somnolait depuis toujours en Félicien d'aboutir à l'hypothèse d'une action magnétique, tout s'étant passé comme si un aimant avait à intervalles irréguliers balayé Constantine de son

flux invisible. Alors l'effigie du grand père de Félicien qui le considérait du haut de son cadre, vit se lever un Félicien transfiguré par la joie de la découverte scientifique. La nuit était tombée depuis longtemps quand Félicien, ayant couvert de ses calculs les murs de sa chambre, le plafond, les draps de son lit, sa taie d'oreiller



et deux douzaines de mouchoirs, arriva à la solution en la ponctuant d'un éternuement impressionnant au terme duquel il ne put se retenir de jeter un regard angoissé au fond de son mouchoir s'attendant à y trouver les débris de son prodigieux et génial cerveau.

D'après ses calculs, l'aimant responsable de ces phénomènes devait représenter une masse de plusieurs milliers de tonnes et une surface de plusieurs hectares. Malgré l'étrangeté des résultats, Félicien ne mit pas une seconde en doute la valeur des mathématiques ce qui, il faut bien le reconnaître est la marque d'un grandeur d'âme peu commune. Toutefois il ne pouvait être question de situer sur la carte, un aimant de dimensions aussi respectables, dont l'existence à elle seule constituait un mystère. Félicien, dans cette impasse où il avait

été conduit par l'usage des sciences abstraites, mû par un vieux fonds de justice distributive hérité de ses ancêtres, décida d'avoir alors recours aux sciences expérimentales et de se rendre lui-même magnétique, en vertu du principe bien connu que puisque l'aimant ne pouvait, vu ses dimensions venir à lui, il fallait que ce soit lui, Félicien, qui aille à l'aimant.

Dans les jours qui suivirent, et sans toucher à âme qui vive, un mot de sa découverte, Félicien se mit en quête d'une armure de chevalier et d'un parachute, ce dernier étant destiné à parer à tous les risques pouvant résulter d'une accélération incontrôlée.

Il est bien connu que ce sont les Mozabites qui vendent de tout. Aussi fut-ce à eux que s'adressa d'abord Félicien pour se procurer une armure. Le premier auquel il s'adressa lui répondit avec beaucoup de sérieux qu'à son profond regret il ne pouvait lui donner satisfaction étant donné qu'il venait de vendre la dernière armure et que la fabrication de ces ustensiles étant arrêtée depuis pas mal de temps il lui serait difficile de lui en procurer une autre... Finalement, et en désespoir de cause Félicien s'adressa au Théâtre municipal, rayon des accessoires, et au prix d'explications assez embarrassées réussit à se faire prêter une armure, qui bien qu'un peu rouillée sur les bords lui parut néanmoins capable de faire son affaire.

Pour le parachute ce fut tout ce qu'il y eut de plus facile ; en effet nous vivons des temps où le moindre jeune homme se doit d'être un expert de ce genre de sport. Il dit au président de l'Aéro-Club qu'il désirait s'entraîner tout seul et on ne lui demanda aucune explication supplémentaire...

Et tous les soirs, la nuit tombée, il sortait furtivement de chez lui poussant une brouette qui contenait son attirail, il se dirigeait vers le monument aux Morts et là face à l'immensité, il revêtait son armure, arrimait son parachute. Puis il attendait ; pour tromper la longueur de l'attente il tirait des plans sur les différentes manières de dépenser l'argent de la prime. Et son imagination se révélait inépuisable, il se sentait capable de dépenser des millions.

Il attendit vingt soirs sans ressentir autre chose que la fraîcheur nocturne. Le vingt-deuxième jour, il venait de prendre sa faction lorsque à 2 heures 45...

(la fin au prochain numéro)

# DES LOISIRS POUR

AU CINE CLUB

## Le train sifflera trois fois

**C**E film présenté dernièrement par notre ciné club constantinois, est une exception à la règle (celle des westerns) ; un chef d'œuvre du genre : et vous n'ignorez pas, critiques, combien il est difficile, dans cette catégorie de films, de sortir de l'ordinaire ; je n'ai pas besoin de vous raconter un western classique. Ce film, en effet a un fond et repose sur des bases solides. Vous pourrez en juger.

Voici en quelques mots comment se présente le drame : le shériff d'une petite agglomération du Texas (Gary Cooper), très estimé de ses concitoyens, se marie le jour où il doit prendre sa retraite. Il va quitter avec sa femme la ville dans laquelle il a jusqu'alors fait régner un ordre parfait. Son successeur ne doit arriver que le jour suivant. Hélas, « Man proposes, God disposes ». Quelques années auparavant, il a fait condamner à mort un bandit célèbre qui a réussi à se faire amnistier ; on annonce au shériff que le dit bandit revient dans la région. S'il arrive en gare à midi, le train sifflera trois fois.

Le shériff restera-t-il pour protéger la ville ou, s'en ira-t-il avec sa femme, qui quaker de religion, le supplie de partir avec elle.

Le fait le plus marquant de cette tragédie, c'est qu'elle incarne le drame cornélien dans toute sa rigueur. Il n'y manque rien, pas même la célèbre règle des trois unités, respectée et même outrepassée, puisque l'action qui dure exactement une heure est mise à l'écran en deux heures. Le spectateur assiste au moindre détail de l'action. Les scènes tragiques et comiques ne manquent certes pas. Les conflits de valeur non plus. Et c'est pour nous le spectacle d'une lutte constante entre deux devoirs, reflétée à merveille sur le visage de tous les acteurs.

On oserait même avancer que le drame est plus cornélien que ne le voudrait Corneille. Notre Cid moderne se trouve devant un vrai conflit de devoirs. Celui de shériff et celui d'époux. Le Cid de Corneille, a son honneur à venger, mais son amour à sauvegarder, or son devoir n'est pas d'aimer Chimène. Ce film qu'il faudrait hélas, analyser image par image, ne manque pas de circonstances tragiques qui rehaussent son intérêt. Le shériff se trouve seul en face de quatre ennemis acharnés à sa perte. Tous ses amis l'ont délaissé ainsi que sa femme et l'ancien shériff, celui qui l'a formé.

A midi, au moment où le train arrive, la ville est complètement déserte et notre héros s'avance seul au devant des quatre complices, le visage couvert de sueur et reflétant une atroce peur physique, image accentuée par le silence pesant qui précède toujours un drame. Finalement il vient à bout de ses adversaires mais il n'en aurait certainement pas triomphé sans l'aide providentielle de sa femme qui dominant sa répulsion pour le sang ainsi que tout amour propre le sauve d'un adversaire qui allait l'abattre par derrière : Nouveau conflit qui n'en est pas moins cornélien : pour cette femme quaker à qui sa religion défend de tuer.

Filme d'une indéfinissable valeur, agrémenté d'une très belle musique dont le refrain sert de toile de fond avec la voix prenante de JOHN WILLIAM.

Gérard de JURQUET DE LA SALLE

A MONTPELLIER

## 3<sup>me</sup> festival culturel international étudiants

**C'**EST au mois de Mars dernier que s'est déroulé à Montpellier le 3<sup>me</sup> Festival Culturel International Etudiant.

Ce festival réunissait des équipes d'étudiants venues de tous les pays, spécialisés dans un art culturel dramatique ou plastique.

Durant quinze jours, chaque équipe devait présenter à son tour un spectacle, apportant ainsi le témoignage de son travail et un écho de son pays. Folklore, musique, chant choral, théâtre, danse, peinture, mime, tous les domaines de l'art étaient représentés.

Ce Festival a deux buts essentiels :

— d'abord, celui de reprendre une vieille tradition (majeure pour le théâtre du Moyen Age de la Sorbonne), voulant que les étudiants apprennent à extérioriser les connaissances que leurs études leur apportent, par le théâtre, la musique etc... et contribuer ainsi à pratiquer ces arts sous une forme qui ne soit pas exclusivement livresque.

— ensuite, il veut aussi être une Rencontre Internationale de jeunes venus là animés d'un même amour de l'art, pour y retrouver une grande sympathie estudiantine, pour comprendre qu'il faut mener, à côté de nos études souvent trop renfermées, une activité parallèle permettant de s'épanouir, de travailler ensemble en dehors d'une école ou d'un bureau, de chercher ainsi un moyen d'échange avec les autres, échange de nos idées, de nos goûts, des aspirations de notre pays, de notre race.

Cette année, à côté des orchestres et troupes dramatiques françaises, venaient ceux de pays beaucoup plus lointains, en particulier :

- la troupe de Grenade,
- les chorales de Sarrebruck,
- les ballets yougoslaves de Zagreb,
- le théâtre de Berlin,
- les artistes lyriques américains,
- l'orchestre de Vienne,
- les danses de Hollande etc...

C'est à cette grande rencontre que l'Algérie participait cette année pour la première fois.

L'Université d'Alger, représentée par une équipe d'art dramatique composée d'étudiantes, les « Capucines », donnait un spectacle de mime. Pour la première fois, ce genre nouveau venait se joindre aux autres formes plus connues de l'Art.

Elles donnaient : le Petit Prince, de St Exupéry. Elles avaient choisi le Petit Prince parce que cette œuvre exprime sous une forme touchante et poétique nos exigences spirituelles les plus profondes. L'histoire était lue, bruitée et animée par l'équipe.

Les Capucines ne voulaient pas transposer le Petit Prince à la scène, mais simplement l'illustrer à l'aide de pantomimes, de marionnettes, d'un jeu choral, pour lesquels elles avaient avant tout recherché la Beauté, la Vérité, la Simplicité.

Les étudiants et le public de Montpellier furent conquis par ce spectacle peu ordinaire. L'originalité des décors, des gestes, des lumières enthousiasma les spectateurs... mais le grand désir des Capucines était que tout le monde comprît, comme le Petit Prince, que : « l'essentiel est invisible aux yeux... on ne voit bien qu'avec le cœur... »

Colette GUYON

# R UNE CULTURE...

## AU THEATRE

### ★ *Un spectacle étudiant* ★

**C**E fut un vrai, un grand, à notre avis, un immense succès. Tous les scolaires de Constantine félicitent chaleureusement leurs camarades pour le spectacle qu'ils leur ont offert, et participent à la fierté légitime qui anime les artisans de la soirée du 31 Mars.

Cela commença par l'orchestre qui distilla à haute dose le rythme dans la salle et souleva ses applaudissements frénétiques.

Nous sommes restés dans l'univers de la musique avec la Chorale « A Cœur Joie, qui, dans une présentation impeccable, sous l'experte direction de M. Gavenada, exécuta plusieurs chants Folkloriques avec un art consommé.

Les Boulingrin de Courteline, l'histoire du pique-assiette rangé qui tombe dans un ménage d'excités, fut la réussite sensationnelle d'un quatuor d'acteurs réellement qualifiés. L'assistance sut les remercier chaleureusement de l'avoir tordue de rire.

La deuxième partie, c'était Orion-le-Tueur, dont tracts, affiches, et articles de presse avaient répandu le nom dans notre bonne ville. Orion, gentleman vite retourné au gangstérisme, poursuivi par la brigade des détectives existentialistes, s'enfuit devant nous, sur un bateau, jusqu'à Shang-Haï, et finalement se retrouve dans une malle, aveugle et repent, cependant que les inévitables amoureux peuvent enfin effeuiller la marguerite.

La musique baroque, les durs, un bal 1900, les flics, à moustaches, melon et pépin, leur torpédo (qui fait allégrement du trente), le commissaire Jussieu ne sont pas près de quitter notre souvenir. Nous avons ri, comme il nous arrive rarement de le faire. Le théâtre croulait sous une allégresse infernale qui empêchait d'entendre les répliques. On n'oubliera pas de sitôt en particulier, l'inénarrable brigade et son commissaire intrépide, qui poursuivait les gangsters à la nage.

Bref, magnifique soirée. Il est regrettable que nos camarades internes n'aient pu y participer. Merci à tous, et en particulier à J.-P. Guercin, l'organisateur et le metteur en scène de ce spectacle.

Josette BOHN

## AU CINEMA

### LES DIABOLIQUES

« **N**E soyez pas diabolique, ne racontez pas ce film à vos amis » !

Aussi, suivant les conseils de Clouzot, et pour cause, Flash n'a pas l'intention de vous résumer ce film (le meilleur style n'y suffirait pas), mais d'apporter à la critique internationale (hum !) le témoignage de jeunes.

Les comédiens, faits pour leur rôle, apportèrent au grand metteur en scène l'interprétation diabolique qu'il attendait d'eux. Clouzot est parvenu à créer un monde satanique que Dante n'aurait pas renié. L'effroi, l'horreur et tous les artifices du suspense (couloirs interminables, portes qui grincent, mains gantées, etc.) furent si bien employés par Clouzot que le spectateur sua de la sueur de Madame Delassalle (Vera Clouzot) en voyant sortir son mari de la baignoire.

Pourquoi ce film a-t-il été interdit aux moins de 16 ans ? Clouzot a tenu, semble-t-il, à ne pas dévoiler à la jeunesse quel monstre peut être un homme. En effet, Michel Delassalle est-il Machiavel, est-il Melmoth, est-il tout simplement une brute ? Il en est la synthèse et bien plus encore. Sa brutalité est telle qu'en examinant son personnage, nous hésitons à aborder le problème moral de préférence à un problème pathologique.

Lorsque le spectateur quitte son fauteuil, il dit : « Ouf ! ». C'est le but que voulait atteindre Clouzot. Il a peuplé nos rêves de ses personnages fantastiques qui dépassent ceux d'Hitchcock.

Les Diaboliques : un classique du genre.

J. P. A. et G. K

Votre Opticien



**Ch. SANTRAILLE**

SPECIALISTE DIPLOME

**La lunetterie dans toutes ses applications :**

**Vous assure une GARANTIE TOTALE pour vos yeux et ceux de vos enfants**

*Médicale, Scientifique, Artistique, Organisation, Technique, Qualité, Prix*

2, Rue de la Concorde

Enquête sur nos écrivains contemporains

# QUEL EST CET HOMME ?



**N**OUS parlons trop de Robert Mallet et nous ne le connaissons pas. Les uns disent : « C'est le commentateur de Jammes ». Les autres font de lui le confesseur à la radio, de Léautaud et de Paulhan. D'autres pensent à l'introducteur aux correspondances de Gide, de Claudel, de Valéry, de Suarès. D'autres encore songent au conseiller littéraire de la Nouvelle Revue Française.

Robert Mallet ? Ah, oui, le conférencier ?... — Non le dramaturge !

Robert Mallet ? Ah, oui ? Le critique ?... — Non, le créateur de l'émission « Belles Lettres » sur la chaîne Nationale !

Robert Mallet ? Lequel ? Mais le seul, l'unique, le Poète !

Enfin, le mot a été prononcé : Poète. Tout en Robert Mallet n'est que poésie. Il est grand, mince, élégant, fin. Un beau front, et de grands yeux bleus pâles et rêveurs. Il est là, devant moi, il parle, il est présent, précis, pertinent. Et pourtant, il est par-dessus mon épaule, ailleurs là-bas. Où ? En Picardie de son enfance ? Dans sa maison romantique de Vaugirard, au milieu de sa femme et de ses trois enfants ? Dans les pages de son « Journal » qu'il tient depuis quinze ans ? Dans le passé ? Dans le futur ?

— Quels poètes aimez-vous ?

— J'aime toute la poésie. La bonne. La grande. J'aime la douceur de Francis Jammes et la rigueur de Paul Valéry.

— Qu'est-ce que la poésie ?

— La poésie, c'est le mot qui se moque du mot ; le mot sert à exprimer la Poésie mais il se moque de lui-même en temps que mot, en temps que fonction dans la phrase, que fonction dans la prosodie et la poétique. Il est des poèmes d'Appollinaire, qui ne se construisent pas. Il est des vers de Baudelaire, qui sont beaux justement par leur manque de respect aux lois.

Il cite ce vers des « Fleurs du Mal » :

— « Prends pitié de mon cœur, toi, l'unique, que j'aime ! » Soulignons la faute apparente d'harmonie : l'unique, que » - « queque » ? Hein ? Rien de plus laid. Et, cependant, quel beau vers ! On est obligé de suspendre la voix après : « Toi, l'unique », pour laisser tomber l'aveu : « que j'aime ! » Et quelle majesté, quelle ampleur dans l'amour ! Oui, il faudra que j'écrive un livre sur le mot qui se moque du mot pour exprimer la poésie.

Il cite encore des vers d'Appollinaire, de Superviel-le etc...

Puis, sans commentaires, il m'offre des pommes de sa Picardie. Il en remplit même un sachet qu'il me force à emporter. D'ailleurs, ses livres sont au milieu des fruits, sur son bureau. Il en prend un, un livre, et me le dédicace gentiment, et me l'offre comme un fruit. C'est « Amour, mot de passe ». Pendant que je l'ouvre, il ouvre une pomme comme un livre et me dit :

— Attention au mot ! Il est des mots qu'on ne peut plus dire, ou il faut être très fort pour pouvoir les dire. C'est la terreur dans la poésie. Ainsi, dans Jammes, tout est doux : les doux yeux, les doux bœufs, les doux trains... Si bien que, nous, qui venons après Jammes, nous ne pouvons plus parler de douceur. Il est des mots « tabou ».

— Et alors ?

— Il faut être doux autrement... Et pourtant, ces pommes sont toujours douces de la même façon !

Il croque doucement le fruit :

— Il n'y a pas de pommes « tabou ». Il n'y en a jamais eu. Pas même la première. Celle du Paradis Terrestre.

Je lui demande :

— Que pensez-vous de la critique ? De la critique de vos œuvres ?

— La critique est excellente. Mais je n'en tiens pas compte. Ce n'est pas les critiques de ce temps qui décideront de mon œuvre. Ils disent blanc ou noir comme bon leur semble. Seul, l'avenir est maître et donnera tort ou raison... Mais l'avenir lui-même est chargé de hasard. Le sort joue le sort du poète. La critique s'acharne et jette souvent des pierres...

Alors, il me cite l'épigraphe de son prochain recueil, « Le poète Lapidé » :

« Le poète est lapidé Mais il l'est à coups de dés ».

Nous avons conversé. Il a consenti à lever un coin de voile sur ses profondes méditations poétiques. Pour-

# Robert MALLET

tant, je ne suis pas satisfait. Je veux connaître le fond de l'homme, son cœur, ses pensées, quand il est face à face avec lui même. J'ai la permission de jeter un coup d'œil rapide dans son « Journal ». C'est un fouillis. Je lui demanderais bien de me lire ce qu'il préfère. Mais je sens qu'il ne faut pas. Fébrilement, j'ouvre donc au hasard. Je relève deux dates, celles du 16 et 17 Novembre 1952. Je prends même l'audace de recopier quelques phrases sur mon carnet. Je vous les sers comme je les ai prises :

« Retour d'une réunion chez X... Assez triste. Je m'y suis senti « étranger » J'y ai entendu trop de ragots, trop de médisances, trop de ces propos de salons qui tourment dans le vide et font regretter une bonne lecture chez soi ou un concert ».

« J'essaie de lui expliquer que je me sens gêné quand on plaisante de la mort des autres. Je ne voudrais pas être discourtois à son égard en lui montrant que je reste attaché à la courtoisie même en face des défunts ».

« Il y les SECONDAIRES du cœur qui ne le cèdent en rien à ceux de l'esprit, avec cette différence que, le plus souvent, on naît secondaire de cœur alors qu'on devient secondaire de l'intellect. Quand les deux façons

## Petite bio-bibliographie du poète

Né en 1915. Picard de bonne souche. Etudes à Saintes-Croix de Neuilly. Doctorat en droit et docteur des lettres. La guerre. Abandonne le barreau pour la littérature. Tient depuis 15 ans son « Journal » d'où sont extraites les pensées publiées ici. De son œuvre déjà grande et volumineuse, ne citons que : « De toutes les douleurs », « A l'hôpital », « Satire en trois temps, cinq mouvements », « Le Filandier », « Amour, mot de passe », « Les Signes de l'Addition » (ce sont les croix de bois), et bientôt « Le Poète Lapidé ».

d'être secondaire sont réunies chez un individu, elle peuvent faire de lui un de ces êtres supérieurs qui sont l'honneur de l'humanité : un Pascal ou un Gandhi par exemple ». « Je voudrais qu'on sente dans mon « Journal » l'effort constant d'un homme qui cherche à concilier le respect de la pensée ou des actes d'autrui et le respect de ses propres convictions ».

« Les Colères du Christ ? Faiblesse involontaire, accès d'exaspération ? Non, recours prémédité à la juste irritation, emploi de la violence spectaculaire comme moyen d'action ».

« Je vise plus le manquement que ceux qui le commettent, la peine de mort et non le bourreau, cherchant la culpabilité dans cette masse d'hommes (et de pensées) anonymes qui font les codes sans que personne puisse se sentir responsable des conséquences, cet Etat qui gouverne le monde comme un état de fait admis par tous, comme un état de siège subi par tous ».

Voilà que j'ai fouillé l'homme dans sa substance. Je referme le « Journal » et je pars avec un poème inédit

## ●●● Jeux morts ●●●

U NE larme suinte à chaque pétale  
chaque pierre n'est qu'un fragment de dalle,  
ses habits trop noirs font que l'orphelin  
ne joue plus à l'oubli dans les jardins  
le fleuve charrie tant et tant d'épaves  
qu'en est entravé le jeu des étraves,  
l'arbre est flagellé par de tels défis  
que le jeu des nids s'achève en débris,  
l'oiseau déniché a si peur du ciel  
qu'il n'y risque plus le jeu de ses ailes.  
Les murs privés de liserons qui jouent  
portent des hommes que l'on met en jeu  
et la fleur de pourpre au bout des fusils  
est le seul spectacle de fantaisie,  
jeux de clown qui reçoit les coups de pieds  
et les coups de grâce de la pitié.  
Nous serons un jour plus joueurs que ceux  
dont nous subissons les règles du jeu.  
Nous refuserons tous les jeux de mains  
suivis des jeux de mots sur parchemins.  
Et nous ferons des ombres de nos bagnes  
le gain radieux du jeu de « qui perd gagne ».

Robert MALLET

qu'il a eu l'amabilité de me donner pour les lecteurs de « Flash ». Puis sur le seuil de la N.R.F., je lis au hasard dans « Amour, Mot de Passe » :

« J'accole mes rives aux tiennes  
Et les courants qu'elles contiennent  
Je ne sais plus s'ils appartiennent  
A ta substance ou à la mienne ».

Après le baiser, la rupture :

« Ils iront plus seuls d'avoir un passé double  
Avec le regret transparent de l'eau trouble ».  
Et plus loin, après la rupture, la mort :

« Je m'offrirai moi même aux fleurs que je préfère »  
Je regarde alors l'épigraphe du livre et, brusquement, je comprends mieux Robert Mallet. Il est écrit :

« Aimer pour moins mourir »

Claude MOUTON

NOTE : Tous les propos de Robert Mallet rapportés ici, ne sont divulgués qu'avec son assentiment. L'article n'engage d'ailleurs que son auteur.

## LE SACRE DU PRINTEMPS

SUITE DE LA PAGE 1

Quand on vous disait que les jeunes n'avaient rien à dire, et que, s'ils osaient dire quelque chose, ils n'étaient pas entendus !

Nous nous permettons de protester contre ces idées sommaires qui donnent de nous une opinion mensongère, et contre ce parti-pris de nous condamner au silence.

Nous ne prétendons pas connaître ce que fut la jeunesse d'il y a vingt ou trente ans. Mais si elle justifie les clichés qu'on applique à celle d'aujourd'hui, c'est qu'elle ne ressemble guère à la nôtre.

Nous ne pensons vraiment pas que nous soyons ni de joyeux dilettantes, ni d'immondes cyniques.

La vérité, c'est que nous doutons du monde qui nous attend. Nous ne savons pas où nous allons. Nous sommes anxieux.

On nous a jetés dans les études par milliers. Et les études se sont vengées en nous faisant échouer à des examens qui sont devenus des concours.

On nous a destinés à des tâches d'intellectuels, à des professions libérales. On nous a dit que nous serions l'élite. Or il nous semble y avoir pléthore d'élite. Trop de médecins, trop d'avocats, trop de fonctionnaires, trop de tout ce que nous pourrions être. Et nous risquons d'avoir des diplômes pour tapisser nos chambres. Pour ce qu'ils pourront nous servir ! ! !

On nous a démontré l'intérêt et la puissance de la fraternité humaine. Et lorsque nous pourrions recueillir les fruits de cette ouverture d'esprit, c'est un monde atrocement divisé qui nous accueillera, un monde où règne l'injustice, où la violence règle les problèmes. Un monde de misère, de haine, de lutte et de guerre.

Tout cela nous intéresse, parce que, finalement, c'est de nous qu'il s'agit, c'est nous qui frapperons en vain aux portes et qui devons nous battre.

Et les réflexions que nous inspirent ces perspectives semblent nous valoir un jugement moins primitif que celui qu'on nous applique généralement.

Et ces mêmes réflexions méritent qu'on nous entende, qu'on nous permette d'exprimer notre opinion sur les problèmes qui nous paraissent liés à notre avenir immédiat.

Qu'on ne décide rien pour nous, sans prendre au moins connaissance de ce que nous souhaitons.

Car ce n'est manquer de respect envers personne que de constater que la société est entre les mains des adultes, dirigée par des organismes où les jeunes n'ont rien à faire. Et le moins qu'on puisse en dire, c'est que, pour ce qui est de l'avenir qu'on nous prépare, c'est loin d'être une réussite.

Evidemment, nous savons bien, même à notre âge, que tous les problèmes sont liés, et qu'on ne peut isoler la question de notre avenir d'un ensemble très complexe.

Mais nous nous permettons de penser que si on prenait la peine de nous consulter sur des points précis, nous intéressant directement, en tout état de choses, cela ne pourrait aller plus mal.

Nous irions même jusqu'à dire que, puisque cela ne peut aller plus mal, cela risque d'aller mieux.

On dira que c'est d'une logique un peu puérile, qui ne tient pas compte des faits.

Nous répondrons que, pour ce qui est des faits concernant la jeunesse, et de leur interprétation, nous sommes mieux placés que quiconque.

Voilà pourquoi nous refusons les jugements sommaires, qui simplifient et éliminent les problèmes. Les jeunes ne sont pas des zazous, ils ont une matière grise, dont ils se servent, eux aussi.

Voilà pourquoi nous nous insurgons contre une dictature (Oh ! bienveillante) qui s'impose à nous sous prétexte que nous ne pouvons rien faire, ni dire de bon.

Voilà pourquoi, sans nuances, sans habileté, sans compromis, « Flash » sera de plus en plus le journal où les jeunes peuvent et aiment s'exprimer.

... « Flash ». Un petit canard sans importance, pas fort vraiment, un « journal de jeunes » ! ! !

... Eh bien ! Faites-en autant.

La Rédaction

## Fin d'été en Oranie

Brûlant soleil d'été, je vous dis au revoir.  
Sables fins, argentés, des rives africaines,  
Vous serez désormais, jusqu'aux saisons prochaines,  
Bien seuls et délaissés quand tombera le soir.

Les corps éclaboussés d'écume et de lumière  
Ne s'allongeront plus sur les plages ardentes,  
Et les corps mordorés aux lignes séduisantes  
Demain se passeront de l'éternel mystère.

Et que restera-t-il des ébats sur les flots,  
Des rires et des flirts ébauchés sur la grève,  
Puisque chacun s'en va et que l'été s'achève  
Dans un souffle glacé — et si ce n'est leur échos ?

Les belles, à regret, rangent leurs bikinis  
Dans l'ombre d'une armoire où l'oubli descendra ;  
Seul un admirateur parfois se souviendra  
Des yeux qui l'ont troublé dans l'été qui finit.

Sur les vignes, déjà de leurs fruits délestées,  
En larges nappes d'or s'éparpille l'automne,  
Tandis que, sous le vent, leur feuillage frissonne  
Au bout des longs sarments destinés aux flambées.

Ainsi, comme toujours, sous le ciel d'Oranie  
Où tout n'est que clarté, couleur, immense flamme.  
L'été, sans soubressaut, laisse échapper son âme,  
Mais cette âme en mon cœur reste à jamais blottie.

Kheireddine Abdelmoumène

(Oran, été 1954)

# SPORTS SCOLAIRES

## LES V<sup>me</sup> JEUX UNIVERSITAIRES

**C**ETTE année, ils se déroulèrent à Blida. Maigre représentation constantinoise : équipe cadette de Hand-ball du lycée Laveran, équipe de cross cadette du lycée d'Aumale et junior du Collège Technique.

Le Lycée Laveran fut opposé à Maison Carré en finale algérienne. Notre équipe se défendit très bien, et domina même souvent. Elle mena presque tout le temps à la marque et avant la mi-temps, le score était de 4 à 1 en sa faveur. Cependant, à la reprise, les Algéroises attaquèrent et enregistrèrent plusieurs buts. Le goal de l'équipe constantinoise fut légèrement blessé, et le moral de ses co-équipières s'en ressentit. Les lycéennes perdirent finalement ce match, qu'elles auraient dû gagner, par 7 buts à 6.

**Cross cadet.** — Epreuve courue sur trois kilomètres. Handicap au départ : les cadets n'ont ni maillots, ni moniteur ! Autre handicap, les 70 partants n'ont eu ni le temps de s'échauffer ni celui de reconnaître le parcours.

Après un départ relativement rapide, seuls six coureurs résistent à une forte pente de trente mètres. Au bout de 1.200 mètres, il n'en restait que quatre dans le peloton de tête, qui augmenta son avance jusqu'à l'arrivée. La fin de course fut très disputée et Sellami enleva la victoire et le titre.

**Classement :** 1<sup>er</sup> Selami (E. Médéa) 6' 25" 3/5 ; 2<sup>me</sup> Bernabé (Arsenal d'Oran), 3<sup>me</sup> Baba Ali ; 4<sup>me</sup> Hassam Jean-Pierre (Lycée d'Aumale de Constantine). L'Arsenal d'Oran fut premier par équipe, nos coureurs (Dib, Mihoubi, Chenafi, Bou Youssef et Hassam) se classent 6<sup>me</sup> sur 14.

**Cross junior.** — Epreuve courue sur cinq kilomètres.

Le champion de France Immam mena toute la course à un train rapide, et termina détaché. Le Collège Technique de Constantine enleva les 6<sup>me</sup> et 7<sup>me</sup> places avec Guenadez et Zaouine. Il aurait pu faire mieux si l'un des coureurs, qui s'était caché derrière un arbre pendant un tour complet, n'avait été pris sur le fait par un commissaire !!!

**Classement :** 1<sup>er</sup> Imam (Médéa) 2<sup>me</sup> Serrati (B.B. Ar-réridj) 3<sup>me</sup> Abbès (Lycée de Bône) 4<sup>me</sup> Guir (B.B. Ar-réridj).

Par équipe : 1<sup>er</sup> Médéa ; Collège Technique Constantine : 7<sup>me</sup>.

(de notre envoyé spécial)

**Hassam Jean-Pierre**

\*  
\*\*

Aux Championnats de District d'athlétisme disputés à Sétif, nous notons les performances les plus intéressantes de nos athlètes :

Saut en hauteur junior : 1<sup>er</sup> Schirard, et Caprile : 1,64 m. 3<sup>me</sup> Baboulin : 1,55.

1.000 mètres cadets : 1<sup>er</sup> Hassam J.-P. 2' 56" ; 3<sup>me</sup> Dib.

250 mètres cadets : 1<sup>er</sup> Mihoubi : 32" 8/10

Saut en longueur cadet : Hassam 3<sup>me</sup> avec 4,91 m.

Hauteur minimales : Rouzeirh : 1,40 m.

PAPETERIE — LIBRAIRIE — DESSIN

LIBRAIRIE — PAPETERIE

# CHAPELLE

1, Place d'Orléans — et — 15, Rue Rohault-de-Fleury. — C O N S T A N T I N E

MEUBLES ET MATERIEL DE BUREAU

Réduction de 5 % aux lecteurs de « FLASH » sur présentation de la page publicitaire

# LE COIN DU RIRE

## Point d'histoires ou plutôt... histoire de points

**J'**ARRIVE à point nommé pour vous raconter mon histoire (mais prenez donc un point d'appui, mon exposé est en plusieurs points et peut durer longtemps)

Mon cerveau est au point de fusion nécessaire pour vous narrer ça, non pas seulement les gros points, mais plutôt point par point. Vous me direz qu'arrivé à ce point de mon récit, je devrais mettre un point final, mais je préfère y mettre un point-virgule. Je vous en prie, ne soyez pas si point illeux sur ce point. Je vais donc vous dire exactement ce qui s'est passé, j'en fais un point d'honneur.

**Premier point :** J'avais décidé d'écrire un article ! Voilà un point d'acquis, un point d'exclamation, bien sûr. Point à la ligne.

**Deuxième point :** Cependant, il me fallait des points de repère, ou bien des points de mire (c'est selon votre point de vue) ; mais je n'en avais point, et ne pus aligner que des points, des points d'exclamation, bien sûr. En ce moment, j'ai un point de côté, mais au point où j'en suis, je ne puis que continuer et en venir au :

**Troisième point :** L'inspiration ne venant point, je me mis à lire « Contrepoint », en me disant : « Rien ne sert de courir, il me faut partir à point ».

**Conclusion** et ce sera mon dernier point :

« Flash » est sorti, et point d'article. Ce mois-ci, je n'aurai pas de bon point. Mais je viens de faire le point, ou plutôt une mise au point de mon baratin, et je me suis aperçu que c'était bien la première fois que je ponctuais si bien : d'habitude, je ne mets pas de point.

Parvenu à ce point, j'espère qu'on me dira point : « mets-la au point mort ! » mais plutôt : ! « Il est au plus haut point (d'intersection) de sa gloire ! ».

Je pense que les points faibles de cette histoire ne feront poindre ni l'indignation ni le désappointement.

Je voulais signer Point Carré, mais je préfère encore

**Point Cardinal.**

### QUELQUES PERLES...

— La commune est le territoire arrosé par le Maire et son conseiller municipal.

— François 1<sup>er</sup> laissa ses troupes dans le Milanais, et rentra en France, pris de besoin.

— Montaigne parlait le latin aussi bien que le Français, car il avait eu une nourrice latine.

— Une grenouille est un poisson qui a perdu sa queue en devenant adultère.

## Symphonie en 6/35

**E**H, Vert de Gris ! Faut pas s'attendrir, y'a du rifi-fi chez les hommes après la razzia sur la Chnouf ! Les carottes sont cuites, faut gagner son bœuf, faite monter la bière et danser le cadavre pour la partie fine, y'a des camps aux enchères et des poules aux yeux d'or. Minute papillon ! Les femmes s'en balancent, mais touchez pas au grisbi, sans quoi le Saint entre dans la danse et nous farcit de plomb dans l'aile. Rien ne sert de mourir, cet homme est dangereux et taquine le corbillard. Ça va barder : le G. Man t'a forcé à vider ton sac, t'es fait comme un rat et tu n'as plus de raisin dans le gas-oil, n'fais pas l'œuf, les pépés font la loi, j'aurai ta peau et sans fleurs ni couronnes, j'irai cracher sur vos tombes. Mine de rien, je vous tire ma révérence.

Pigé ?

Guy Karoubi

### Résultats du problème du n° précédent

Nous allons établir la liste des années au cours desquelles le 6 Juillet s'est trouvé être un jeudi. Sans remonter trop loin, étant donné que les corps de Hussards n'ont été créés en France qu'au début du dix-huitième siècle.

1684	1758	1837	1905
1690	1769	1843	1911
1702	1775	1848	1916
1713	1780	1854	1922
1719	1786	1865	1933
1724	1797	1871	1939
1730	1809	1876	1944
1741	1815	1882	1950
1747	1820	1893	1961
1752	1826	1899	-

Notons les intervalles entre toutes ces dates :

6 12 11 6 5 6 11 6 5 6 11 6 5 6 11 12 6 5 6  
11 6 5 6 11 6 5 6 11 6 6 5 5 6 11 6 5 6 11

L'énoncé du problème nous indique deux intervalles qui se suivent : 11 et 12, car il est bien précisé qu'il s'agit de TOUS les jeudis 6 Juillet qui se sont écoulés au cours de la vie du Capitaine HERBERT.

Ces deux intervalles, 11 et 12, déterminent les années : 1786, 1797 et 1809.

Donc :

- le Capitaine est né le Jeudi 6 Juillet 1780
- il perdit son père le Jeudi 6 Juillet 1786
- il perdit sa fortune le Jeudi 6 Juillet 1797
- il perdit la vie le Jeudi 6 Juillet 1809

AGE DU CAPITAINE : 29 ans.

MORT AU COURS DE LA BATAILLE DE WAGRAM.

« FLASH », le numéro ..... 30 frs  
 ABONNEMENT pour l'année scolaire 250 frs  
 ABONNEMENT de soutien ..... 500 frs

A adresser provisoirement

à l'abbé L. JEANNE

4 Place Lemoine, CONSTANTINE

C.C.P. 1120-68 ALGER